

M. JACQUES FRANK

PAR MAURICE ALLÉHAUT

La promotion 1926 des Secrétaires de la Conférence du Stage fut, de toutes, la plus éprouvée. En un temps, sous l'occupation, nous n'étions que sept. (Et sans même encore tenir compte des trois mois pendant lesquels Andrée DUNANT fut en prison.) ADDÉ-VIDAL, prisonnier de guerre — après JOLLY qui connut, lui aussi, la captivité — nous est rentré des camps de représailles où cinq ans durant, sa fierté l'avait fait tenir enfermé. Paul ARRIGHI, déporté politique, nous est revenu par miracle des camps d'extermination, j'allais dire — presque revenu — car un père ne revient jamais tout à fait des lieux de souffrance où son fils est resté. Deux de nos sièges demeurent vides. Jacques FRANK et Lucien VIDAL-NAQUET ont connu, l'un et l'autre, un drame de l'épouvante. Nous sommes réunis pour rendre hommage à leurs mémoires. Chacun de nous eût souhaité l'honneur d'évoquer à la fois l'une et l'autre. C'est à moi qu'est échu celui de vous parler de Jacques FRANK. Paul ARRIGHI rappellera ensuite le souvenir de Lucien VIDAL-NAQUET qui connut, comme lui, l'horreur des prisons inhumaines.

*
**

Le 8 juin 1926, dans cette salle, un jeune avocat achevait son discours. Grand, mince, pâle — d'une pâleur qu'expliquait le ruban rouge de sa robe : « Le sacrifice de l'individu se consomme », s'exclamait-il, « ... c'est un phénomène qui s'incorpore à notre destin. Les temps sont décidément révolus... L'Individu a perdu son prestige.

Et le dernier apôtre du « Moi », ne voulant pas mourir sans respirer encore les parfums du passé, alla transplanter sur l'Oronte le jardin de Bérénice ».

Des acclamations ponctuèrent cette émouvante péroraison. Mais ceux qui applaudissaient ce présage du succès du lendemain ne savaient pas qu'ils saluaient à la fois l'annonce subconsciente du sacrifice de plus tard.

Jacques FRANK, à cette heure, était à la joie de l'effort triomphant. Sa première jeunesse avait passé sans qu'il s'en fût aperçu. Il était né, trente ans auparavant, dans une maison de Neuilly, qu'un drame avait peu après assombri. Il n'avait pas deux ans quand son père mourut. Il fut élevé par deux femmes, sa mère et son aïeule, dont son frère Lucien, de dix ans son aîné, a évoqué le visage angélique, aux yeux tournés plus vers le ciel que vers la terre. L'inquiétude la tendresse d'une famille en deuil formèrent l'ambiance grave où s'éveilla son cœur d'enfant. Il fut un jeune garçon modèle, en même temps qu'un élève prestigieux. Au lycée Carnot, la distribution des prix retentissait de son nom. Composition française, premier prix : Jacques FRANK. Thème latin, version grecque, thème grec, histoire, géographie, premier prix : Jacques FRANK. Prix d'excellence : Jacques FRANK. En mathématiques, il n'avait qu'un premier accessit. Il ne serait pas ingénieur, mais serait-il avocat ?

Ce fort en thème avait un cœur tendre. Il aimait les vers. Il en faisait. Il troussait les couplets de revues spirituelles qu'il jouait avec ses camarades de lycée. Il était grand, élancé, bien pris de sa personne. Il avait une voix bien timbrée, une diction parfaite. Et peut-être les seize ans de ce garçon sérieux rêvent-ils d'une carrière de jeune premier... non pas, certes, sur les Boulevards... mais sur la scène des Français.

Pourtant, fin 1913, les seuls rôles qu'il se voit confier sont ceux des grosses et des greffes. Encore ne le fait-on

qu'avec circonspection. Jacques FRANK est à l'époque petit clerc chez M^e CORTOT où son frère est déjà principal. Passé, en effet, son baccalauréat, il a commencé son Droit et, méthodique, s'initie à la procédure.

L'assassinat à Sarajevo d'un archiduc devait avoir sur l'Etude Cortot les plus sérieuses répercussions. L'immédiate mobilisation du principal et des clercs chevronnés y avait accru l'importance du jeune débutant. Mais les exploits d'huissiers lui paraissaient bien pacifiques en un temps où mourait la jeunesse. Trois mois plus tard, n'y tenant plus, il s'engage dans l'infanterie.

Ce grand garçon tranquille, élevé par des femmes et doux comme une fille, allait, comme en se jouant, devenir un héros. Il fut un de ces héros-enfants, comme la France en révéla à l'époque du bleu horizon qui, en mettant en balance le risque de leur vie et l'espoir de quelques jours de permission supplémentaires, trouvaient que l'enjeu valait bien la mise. « J'aimerais assez — écrit-il en 1917 — un petit coup de Trafalgar vers la fin du mois prochain, de manière à cueillir une permission exceptionnelle de six jours pour octobre. » Et cette perspective l'enchantait à tel point qu'il conclut : « Pour l'instant, je vois tout en rose. » Il est vrai que l'aspirant imberbe était déjà amoureux.

A Neuilly, alors qu'il était tout enfant, il avait eu pour voisine une petite fille; ils avaient suivi ensemble les cours de l'école enfantine; puis, après s'être quelques années perdus de vue, un jour ils s'étaient retrouvés, et les phrases que je viens de lire étaient écrites à Suzanne. Comme les chevaliers jadis faisaient à leur dame hommage de leur vie, Jacques FRANK bravait joyeusement la mort pour contempler deux jours de plus la jeune fille qu'il aimait.

« Pour ma Patrie et pour ma Dame », devait-il s'écrier à l'heure des combats. Le bravait-il en ayant conscience

ou, dans son courage instinctif, ne voyait-il pas le danger?

— « L'avant-dernière nuit, nous avons enfin opéré » — écrit-il en juillet 1918 à celle qu'il appelle son « amour adoré »; — « comme toujours, je suis passé au travers des balles et des obus sans une égratignure ». Pourtant, dix mois auparavant, il avait été blessé d'un éclat d'obus au genou, mais, cela, il l'avait oublié... Le 22 juillet, il enfonce les lignes ennemies. « Jeune officier très brave, d'un entrain remarquable », souligne sa citation du 7 août. L'avant-veille, avec un groupe de volontaires, il avait pris le Noir Butor; le 10 août, il prend le Bois des Pies; le 14, le Bois des Moineaux. « Spécialiste des liaisons périlleuses et aventurées », écrit de lui son chef de bataillon, « il dépasse toujours sa mission avec une audace inouïe ». Et il revient, superbe, intact, auréolé d'une gloire invincible. Les citations se succèdent, épuisant les mots qui disent le courage. « Officier d'un allant et d'une bravoure remarquables », dit sa citation du 24. Le 7 septembre, il est désigné pour une mission particulièrement dangereuse. Elle lui revient de droit, à lui, le plus vaillant. Non loin du canal Crozot, il s'élançait à l'avant de nos premières lignes; il traverse un barrage d'une implacable densité; il fonce sur la chaîne des tirailleurs ennemis. Il va passer; il va réussir; il passe. Mais là, sa fortune se lasse devant tant d'audace. Il tombe criblé de balles et d'éclats d'obus. On le ramène moribond sur une civière. « J'espère avoir rempli tout mon devoir », dit-il à son commandant.

« Jeune officier d'une bravoure exceptionnelle », proclame une nouvelle citation signée du Maréchal PÉTAIN. La Légion d'Honneur, peu après, venait couronner ses victoires.

Mais la guerre est finie pour lui. Les souffrances commencent. Il n'est plus un soldat; il n'est qu'un grand blessé. « Vous avez toujours été très chic, très crâne,

faisant honneur au Régiment », lui écrit son colonel, « ...vous me tenez au cœur ». Il n'est plus, dans une salle d'hôpital, qu'un lit de fer surmonté d'une feuille de température. Il a un éclat d'obus dans le poumon; un autre dans la région du pubis; le nerf sciatique est coupé. La jambe et le pied sont inertes. Le reste du corps n'est que plaies.

Les médecins de l'hôpital de Rouen le tiennent pour un mort en sursis. En vue d'atténuer ses souffrances, puisque, hélas! désormais plus rien d'autre ne reste à faire, on lui injecte de l'opium. Les Sœurs l'exhortent au courage. Ce sous-lieutenant de vingt ans n'a qu'à attendre son destin. Maintenant, l'heure suprême est proche. « Mourir pour son pays est le sort le plus beau... »

Mais les siens se contenteraient pour lui d'un sort moins digne d'envie. Après des démarches administratives lentes, irritantes, multiples, ils obtiennent de le ramener à Paris, à la clinique de Sœur Candide. Là, un prince de la chirurgie l'examine, le soigne et, par cinq fois, l'opère. Il est enfin sauvé. Mais ce praticien prestigieux n'avait pas osé, car c'était impossible, lui retirer l'éclat d'obus qu'il avait reçu près du cœur. L'éclat d'obus et Jacques FRANK devront désormais vivre ensemble; et ce morceau de fer, vaincu par la jeunesse du blessé, ne le lui pardonnera jamais tout à fait.

Jacques FRANK n'est plus qu'un grand jeune homme, dont le pied droit sous son pas se dérobe; dont la respiration est souvent haletante et dont le teint est, pour toujours, devenu pâle. Sorti de l'enfance pour entrer dans la guerre, il en revient avec les incommodités physiques d'un vieillard.

Le cœur, du moins, a gardé ses vingt ans. Et sur son corps de grand blessé se sont penchés les grands yeux clairs qui furent sa lumière dans ses nuits d'hôpital. Le 20 février 1919, Jacques FRANK épousait Suzanne PLANCHENAU. Et c'est à elle, assurément, qu'il pensera plus tard, lorsqu'il dira, dans un de ses discours de Conférence, que « le plus bel amour humain peut fleurir en des cœurs que ne remplit pas le même amour divin ».

Le héros mutilé est un jeune marié. Rue Angélique-Verrien, à Neuilly, un tout petit appartement abrite ses seules amours. Il a repris son droit, terminé sa licence, et poursuivi pendant cinq ans, chez son frère, sa cléricature. Celui-ci, volontiers, envisagerait pour lui l'acquisition d'une charge. Mais Jacques FRANK a décidé: la robe qu'il veut revêtir, c'est la nôtre. Le 23 octobre 1924, il prête serment d'avocat. Ce que notre serment comporte d'adhésion totale aux forces de nos règles et à notre mystique, nul plus que lui ne l'a senti. Il fut avocat comme il avait été soldat, dépassant les limites de son devoir de peur de rester en deçà.

A son foyer, un enfant déjà était né. Un autre, cinq ans plus tard, devait naître. Après qu'il eût consacré sa jeunesse héroïque au service de sa Patrie, la vie de Jacques FRANK a désormais ses pôles: son foyer et sa profession. Il ne connut que trois passions: les siens, sa robe et son pays.

Aussitôt après son admission au stage, il était entré chez Armand DORVILLE, cette manière d'Henri IV, en plus petit, plus austère et en blond. Aux côtés de ce patron, dont l'esprit éminent s'équilibrait exactement entre l'amour des arts et la science juridique de la finance, Jacques FRANK apprit son métier, d'abord, et l'exerça.

Le concours de la Conférence, et le succès qu'il y connut, furent les seuls faits saillants de ses premières années

de Palais. Il ne chercha pas plus l'éclat d'un succès éphémère qui, par sa seule précarité, lui eût apparu condamnable, qu'il n'eût admis une réussite en flèche, car il savait que les carrières trop rapides ne s'édifient souvent qu'en marge de nos règles. Il avait entrepris de bâtir la carrière classique, aux fondements solides, qui est dans notre tradition, et dont la conscience la plus scrupuleuse peut, à chaque palier, contempler avec tranquillité la lente et sûre élévation. Aux côtés d'Armand DORVILLE, il avait préparé, puis plaidé les plus importantes affaires financières en même temps que les procès les plus parisiens. Les manieurs de grosses affaires, qui ne donnent pas leur confiance à la légère, avaient remarqué la science et la solidité de ses préparations, puis quand, pour eux, il avait abordé la barre, la clarté de ses exposés et l'élégante autorité de sa parole. Il édifiait sans hâte, avec sérénité, un cabinet large et solide sur des assises traditionnelles.

Ce rythme professionnel, d'une puissance lente et sûre, convenait à la fois à l'équilibre de son esprit et à sa santé compromise. A cause du morceau d'acier qui lui était resté dans la plèvre, Jacques FRANK ne pouvait jamais parvenir jusqu'au bout de sa respiration. Les affections rhinopharyngiennes, des incommodités pulmonaires venaient à chaque instant interrompre le cours normal de sa vie. Il ne cessa pas de payer, chaque année, la dîme de la gloire que sa jeunesse avait cueillie.

Mais Jacques FRANK était un sage. A défaut des sports devenus impossibles, le bridge et la danse suffisaient à ses passe-temps. A défaut de la mer qui ne convenait pas à ses poumons blessés, la Suisse et ses montagnes lui plaisaient, où de longues et lentes promenades le consolait des ascensions vers des sommets que sa gloire meurtrie rendait pour lui inaccessibles.

Il n'était, d'ailleurs, pleinement heureux qu'au Palais ou auprès des siens. C'était là qu'était son bonheur. Une femme idéale et deux enfants qu'il chérissait. Le Palais, son Palais, où il comptait tant d'amitiés, où chacun appréciait une droiture, une urbanité si parfaites qu'elles faisaient pardonner jusques à son talent ! Un patron qu'il aimait et à l'ombre duquel les clients les plus éminents avaient déjà choisi en lui leur Conseil exclusif pour plus tard : Jacques FRANK, mon ami, était vraiment heureux. Avec son cœur et sa raison, il avait bâti son bonheur, un bonheur calme, serein, et d'une qualité bien haute — s'ouvrant sur un avenir éclatant — qu'avait amplement mérité, après les sanglants sacrifices de son héroïque jeunesse, la sagesse — presque austère — de ses débuts.

★★

En août 1939, Jacques FRANK — comme tout le monde ou presque — est en vacances. A l'Est, l'horizon s'assombrit. Dans le corridor de Dantzig souffle un dangereux courant d'air. « Le Gouvernement vient d'ordonner la mobilisation générale », annonce, le 31 août, la radio. C'en est fait. La victoire de 1918 est remise sur le tapis. Les dés sont de nouveau jetés.

L'homme de quarante ans, malade et mutilé, ne peut plus, comme l'enfant de dix-huit ans, s'engager dans l'Infanterie. Il servira dans la Justice militaire. Il est affecté au Premier Conseil de guerre de Paris.

Mais, après l'écrasement de la Pologne, commence la « drôle de guerre ». Pour occuper les soldats, on les fait jouer au football sur la ligne Maginot. Nous avons trop de monde sous les drapeaux, décrètent les bureaux. Celui qui a un grain de sucre dans les reins est renvoyé dans ses foyers : à plus forte raison celui qui a, dans les pou-

mons, un grain de plomb. Dès les premiers mois de 1940, Jacques FRANK a repris sa place au Palais.

Autour de lui, chacun s'installe dans le climat fétide de cette guerre étrange. Mais voici qu'au matin du 9 mai, M. FROSSARD, à la radio, annonce la poignante nouvelle : les Allemands ont envahi les Pays-Bas et la Belgique. Leur grande offensive est lancée. « Ils viennent d'attaquer au point précis où je les attendais », déclare le Général GAMELIN. Alors, comment douter que tout va bien ?

Pourtant, les nouvelles se gâtent. Nous plions sous le premier choc. Prudent, Jacques FRANK envoie à Deauville sa femme et ses enfants, mais reste lui-même à Paris.

On espère quand même ; on espère toujours. Sur la Somme, une accalmie fait croire que le miracle se prépare.

Deauville est devenu pourtant bien près de la ligne de feu. Jacques FRANK s'y rend et, par Rennes, mène les siens jusqu'au Croisic. Là, ils seront en sûreté et pourront attendre la Marne. Lui-même rentre à Paris pour l'y guetter.

Mais il n'y aura pas de Marie. Elle aura lieu quelques mois plus tard, dans le ciel de Londres, et sous une forme si inédite que bien peu la reconnaîtront. Pour l'instant, tout est crevé, tout crève. La France est tenaillée, lacérée, cisailée par les blindés de Hitler.

Alors pâle, effroyablement pâle, blafard, plus que meurtri, désolé, Jacques FRANK se résigne à quitter Paris par l'un des derniers trains et s'en va retrouver les siens. Le lendemain, des fenêtres de l'affreuse maison louée à prix d'or pour la débâcle, il voit défiler dans les rues de la petite ville bretonne les premiers blindés allemands.

Il est déjà las, horriblement las. Il souffre cruellement d'une hernie contractée au cours du voyage. Tout ce qu'il aime est en péril : il voit sa Patrie effondrée et sa famille menacée. Car les Hitlériens n'en sont pas à leur coup d'essai. On sait ce dont ils sont capables.

Pas un instant, pourtant, il ne songea à chercher refuge dans cette zone dite libre, dérisoire sans doute, mais qui n'en fut pas moins, pendant quelques années et pour tant d'autres, un asile. Ce qu'il veut, c'est regagner son toit, son foyer, son Paris. Parti l'un des derniers, l'un des premiers il y est de retour.

Ses confrères, ses amis — certains, pas tous — peu à peu ont fait comme lui. Ce Paris désert, ce Paris effrayant, ce Paris, chose morte, peu à peu se repeuple et renaît à la vie. Chez les vainqueurs du jour, la consigne est de paraître bons enfants. Amadouer : ne pas faire peur. Contre les Juifs eux-mêmes, les mesures sont anodines : quelques affichettes jaunes sur les boutiques. C'est presque tout. La vie reprend, une vie étonnée d'elle-même après le coup de poing entre les yeux. Les audiences recommencent à fonctionner. Les robes d'avocats emplissent de nouveau les couloirs. Les esprits y sont bons. Le Barreau a entendu le mot d'ordre que, dès octobre 1940, lui a donné son admirable Bâtonnier. Dans les cœurs, on cultive les justes haines. On respire au Palais mieux qu'ailleurs. L'air ambiant y est plus tonique. On est triste. On est morne. Mais l'on espère. Et, souvent, on agit. Enfin, l'on vit.

★★

Jacques FRANK, en février 1941, a été très malade. Il a eu une pneumonie grave qui a mis ses jours en danger. Il est loin d'être sorti d'affaire. Ses poumons blessés demeurent secoués par une toux tenace et déchirante. Même l'été venu, les médecins lui interdisent de sortir les jours sans soleil. Le grand blessé de 1918 continue de payer sa dime à la Patrie.

Le 21 août — il est midi — on sonne à sa porte du boulevard Haussmann. C'est un gardien de la paix,

Français, en uniforme. — « Vous êtes le Juif Jacques FRANK? Suivez-moi... » Et, sans lui avoir laissé prendre autre chose qu'une couverture, on le conduit au Grand Palais. Il y retrouve quelques confrères marqués, aux yeux des occupants, du même signe. D'autres arrivent. On les entasse peu après dans deux cars de police qui les mènent à la Préfecture. Ils sont une quarantaine. Le Bâtonnier et deux membres du Conseil de l'Ordre parviennent à leur rendre visite. Ils voudraient faire plus, mais ils sont impuissants. Ils n'ont pu que marquer à ceux de nos confrères dont le martyre commence, la solidarité avec eux, de leur Ordre.

Solidement encadrés par des agents, on fait remonter les captifs dans des cars et on les conduit à Drancy.

Drancy : syllabes sinistres qui, pour la première fois, heurtaient nos oreilles et qui devaient si souvent par la suite y retentir lugubrement. Un vaste quadrilatère, trois côtés formés de bâtisses, le quatrième de latrines. Des bâtiments inachevés, en ciment armé flanqué de vieux bois pourri de punaises. Et, tout autour, des barbelés.

Une foule y grouillait déjà : troupeau de pauvres hères râflés la veille ou dans la matinée. Finie la demie et incertaine sécurité : le pogrome des Juifs de France est commencé.

On mit à la disposition des avocats une pièce entièrement nue. Pas même de la paille pour le soir s'y étendre. Rien que le sol. Et voici comment Jacques FRANK, le héros mutilé de notre victoire, passa sa première nuit de captif.

Pour nourriture, des courges, encore des courges, rien que des courges, et une écuelle d'eau graisseuse. Pas de colis et pas de lettres. « Verboten », répétaient, avec les sbires de Donecker, les gendarmes français préposés à la garde des internés.

Quelques jours plus tard, on apporta quelques planches mal jointes. Dans un coin de la chambrée sordide, Jacques

FRANK occupait la partie inférieure d'une cage de bois à deux étages. La chambre des avocats (la chambre 4) fut pourtant, dans ce sinistre Drancy des premiers jours, la seule où subsista l'Esprit. Les autres internés n'étaient plus que des corps gisants, accablés par une injuste adversité. Les avocats seuls s'étaient ressaisis et, de leur âme, faisaient front. Tous attestent que, dans cette période sombre, le moral de Jacques FRANK fut superbe. Lui, le grand blessé, le grand malade, arraché de son lit de convalescent pour être jeté sur le sol nu d'un camp maudit, dominait les événements avec son cœur et sa conscience. L'idée de Justice faisait tellement corps avec lui qu'il ne lui paraissait pas possible qu'une injustice si cruelle pût se prolonger longtemps. La chambre des avocats était devenue celle de l'Espérance. Bien qu'elle fût au quatrième étage, les internés, surmontant leur effroyable déficience physique, ne cessaient d'y dérouler leur longue théorie, pour y chercher leur ration de force d'âme et de courage, seules denrées immatérielles que les avocats captifs pouvaient encore distribuer autour d'eux. Du moins n'y ont-ils pas manqué.

Leur activité bienfaisante devait rapidement les désigner aux repréailles. Bientôt, la chambre 4 fut dissoute et les avocats dispersés. Jacques FRANK quitta ses confrères pour une chambrée de pouilleux.

L'état sanitaire du camp devint rapidement critique. Ces hommes se mouraient de faim. Seuls, ceux qui avaient un tempérament d'une vigueur exceptionnelle pouvaient surmonter ce régime. Les autres mouraient ou allaient mourir.

Les Allemands redoutèrent qu'un tel état portât en soi des menaces d'épidémie et devint dangereux pour eux-mêmes. Ils décidèrent de libérer les plus malades. C'est ainsi que, le 2 novembre, Jacques FRANK put enfin sortir de Drancy. Lui qui avait toujours été mince et pâle était

devenu translucide. Cet homme d'un mètre quatre-vingt pesait 40 kilos. Décharné, presque désincarné, il n'avait plus qu'à peine un corps.

★

★★

Et pourtant il reprit. Son moral était bon. Il mangeait comme un ogre. Il voulait vivre car il voulait lutter. Sa libération lui avait donné l'illusion qu'aux portes de Drancy on pouvait ne pas laisser toute espérance. Et il croyait pouvoir contribuer à sauver ceux de ses compagnons dont le martyre continuait. Dès qu'il le put, il revint au Palais, malgré que sa faiblesse titubât encore sous sa robe. Il disait ce qu'il avait vu, le sort affreux fait à des hommes ; il suppliait qu'on les sauvât. Ce juste, dont le cœur n'était que bonté, croyait encore, dans ces temps inhumains, à la force de la vérité au service de la compassion.

Un article ignominieux du *Pilori* où, en dénonçant sa campagne, on demandait son réinternement, fut le seul résultat tangible de son effort d'humanité.

Bientôt, après une courte pause, c'était la reprise des persécutions. De nouveau, on arrête. De nouveau, on transfère à Drancy. De Drancy partent des convois, wagons plombés, vers l'inconnu. Jacques FRANK mesura l'inanité de son effort et la folie de son illusion. C'est alors qu'il sombra dans le désespoir.

Dès sa libération de Drancy, les siens avaient tout fait pour le convaincre de partir. — « Je ne veux pas être le Juif errant », répondit-il. Emouvante réponse, celle-là, que Lucien VIDAL-NAQUET devait me faire, mot pour mot, à moi-même, lorsqu'en mars 1944 — quelques mois avant le débarquement — je le suppliai de quitter sa maison familiale de Marseille où j'avais senti l'imminence du péril mortel qui planait sur lui et les siens. Ce même cri de

nos deux camarades, c'était celui de leur fierté blessée, leur cri de Français révoltés devant l'injustice ; fuir parce qu'ils étaient Israélites, devenir errants parce qu'ils étaient Juifs, leur eût paru avaliser l'inégalité monstrueuse que les occupants avaient voulu créer entre les fils d'une même Patrie et dont ils refusaient l'injustice avec une fierté obstinée qui devait les conduire à la mort.

Pourtant, Jacques FRANK n'a plus d'illusions. Il sait qu'il ne peut rien — plus rien — pour ceux qui souffrent, et que sa propre liberté — donc sa vie — sont de nouveau chaque jour en danger. Il va vivre dans cette hantise qui chaque jour va aller s'accroissant. Il sait qu'à son sujet, et jusque chez lui, on enquête : « Va-t-il au Palais ? Reçoit-il des clients ? Reçoit-il des Juifs ? » Il est comme une bête traquée. Deux fois, cédant aux supplications de ses amis, il a accepté d'aller coucher hors de chez lui. La troisième fois il refuse. C'est chez lui qu'on l'arrêtera, pas ailleurs. Chaque soir, il prépare au pied de son lit ses paquets. Ainsi il ne sera pas pris au dépourvu comme la première fois. Le bruit de la sonnette lui donne la fièvre. Le grincement d'un meuble le fait sursauter. Il ne mange pas. Il dort à peine. Ce qu'il avait repris depuis sa libération, il l'a reperdu. Ce n'est qu'un spectre. A quoi bon désormais préparer ses paquets ? Sa faiblesse est telle qu'il ne pourrait plus porter même une couverture.

Les siens — qui, pas une seconde, ne cessèrent de l'entourer de leur vigilante tendresse — sentaient augmenter leur angoisse. Ses médecins exigeaient pour lui le calme et le repos. Puisqu'il ne veut pas quitter Paris, on cherche — et bientôt l'on trouve — une maison de santé dans la proche banlieue. A grand-peine, on décide Jacques FRANK à s'y rendre. Il accepte enfin ; il va être sauvé ! C'est demain matin, à huit heures, qu'il doit partir pour Robinson...

Il ne partira pas.

Le lendemain, quelques heures avant huit heures, les siens entendirent une fenêtre qui s'ouvrait. Quand ils arrivèrent, le corps de Jacques FRANK gisait, inanimé, sur le trottoir tout blanc de neige.

— « Ce n'est rien, c'est un Juif qui s'est jeté par la fenêtre », dit le représentant de la police venu ramasser le corps du moribond.

Le mot était atroce. Mais il signait le crime. Il fallait qu'il fût dit.

Ce n'était rien. Rien qu'un héros qui achevait de vivre et qu'un martyr qui expirait. Héros parce que Français — Français sans épithète — et martyr parce que Juif. En 1918, on avait accepté son sang, le beau sang rouge que sa jeunesse avait offert. En 1942, le héros mutilé n'était plus qu'un moribond persécuté parce que sa qualité de Français, on avait prétendu l'abaisser à n'être plus que l'adjectif d'une autre : voilà le drame abominable !

Dans le geste des désespérés subsistent toujours quelques parcelles de mystère. Jacques FRANK raisonna-t-il d'ailleurs sa décision suprême ? Qui pourrait l'affirmer ? Dans ses dernières semaines, il vécut comme un halluciné, obsédé par le spectre d'une arrestation imminente. Ne crut-il pas, dans un demi-sommeil peuplé de cauchemars, entendre à sa porte le bruit fatal, et la fenêtre par laquelle il s'élança dans l'au-delà ne lui apparut-elle pas alors la seule voie par laquelle il pouvait se dérober à l'ennemi, lui dont la fierté acceptait de mourir, mais s'était refusée à s'enfuir ou à se cacher ?

Ce qui lui restait de corps était parvenu jusqu'au bout de la lassitude. Son esprit aussi était las. Las d'un monde où la dignité d'un ancien combattant mutilé recevait chaque jour son lot amer d'humiliations, où bientôt, s'il

avait vécu, on l'eût obligé, lui, le soldat, le Français, l'avocat, à porter à côté de son ruban rouge, sur sa robe, une étoile jaune. Las d'un monde où son esprit droit ne voyait qu'atroce injustice et son cœur — son cœur si bon et si compatissant — que larmes, que deuils et que cendres.

Déjà, ces temps affreux commencent à être rongés par l'oubli. Souvenez-vous des heures lourdes où nous sentions sur nos épaules peser une chape de plomb dont l'annonce, chaque fois, d'une douleur nouvelle : des amis déportés, des amis fusillés, des inconnus — dont nous nous sentions frères — arrêtés et martyrisés, alourdissait le poids jusqu'à le rendre intolérable. Et pourtant, nous étions valides, nous n'avions pas un morceau d'acier près du cœur : aucun signe héréditaire ne nous désignait à la cruauté toute particulière des vainqueurs provisoires ; et, à l'angoisse collective qui serrait nos cœurs de Français, ne s'ajoutait pas le sentiment direct d'une injustice personnelle et d'une injurieuse infamie. Etre un paria dans sa propre maison, quand on a donné son sang pour la défendre et qu'on l'aime, qu'on l'aime encore et toujours, quelle amertume ! Voir souffrir, voir mourir, voir crucifier des hommes dont le seul crime est d'être nés marqués du même signe que soi-même, quelle douleur, quand on est bon et qu'on est juste !

La bonté et l'esprit de justice furent, avec la droiture et le courage, les maîtresses vertus de celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Par son courage, sa jeunesse avait cueilli les palmes du guerrier vainqueur. Sa droiture, sa bonté, sa passion de justice lui valurent, dans sa jeune maturité, l'estime qui, chez nous, récompense celui qui honore sa robe. Ce sont ces mêmes vertus qui l'ont conduit à son tombeau : il est mort parce que

sa chair mutilée était demeurée trop souffrante, son esprit trop droit, son cœur trop bon et sa conscience trop exigeante pour un temps trop inhumain. Et aussi parce qu'il se refusa à transplanter son jardin de Bérénice vers quelque Oronte moins cruel, mais qui n'eût pas été celui au bord duquel il était né.

Par un jour de neige glacée, nous nous sommes, nombreux, inclinés devant son visage de cire dont l'un de ses fils a pieusement et justement noté qu'« il ressemblait au masque mortuaire de Pascal ». Même spiritualité! Même candeur! « Gardez dans vos cœurs son image et préservez-la de l'oubli qui tue une seconde fois. Je vous confie, Messieurs, le souvenir de Jacques FRANK, héros à dix-huit ans, mutilé à vingt ans, avocat sans défaillance, et Français sans reproche : de Jacques FRANK, martyr.

M. LUCIEN VIDAL-NAQUET

PAR PAUL ARRIGHI

Il est des destins qu'on voudrait n'évoquer qu'à voix basse.

Inséparable du souvenir, la douleur n'est-elle pas toujours là, sourde, lancinante, prête à ressurgir.

Et cette douleur n'exige-t-elle pas un recueillement presque silencieux...

★★

Et pourtant. quels somptueux présages n'accompagnent-ils pas Lucien VIDAL-NAQUET lorsqu'il s'élançait vers sa vie d'homme : il a vingt ans en 1918!

1918! l'Armistice en Forêt de Compiègne — la France meurtrie, mais la victoire si belle! et définitive... La Paix signée au château de Versailles!!! Georges CLEMENCEAU est encore le Père la Victoire!!! Les précieuses de Genève feront bientôt parler d'elles et les peuples croiront avoir une conscience le jour où Aristide BRIAND déclarera la Paix au monde.

A Paris, où vingt-deux Nations sont représentées, les Ballets Joss attirent les foules éprises de jouissance, les Ballets Joss qui, pourtant, avec une mordante cruauté, osent encore, au mépris de l'universelle allégresse, montrer à tant de regards incrédules ou insouciant le spectre de la guerre éternelle.

Mais personne ne veut croire à cette philosophie d'un réalisme trop amer pour l'euphorie qui règne — béate.